



L'ARBRE À CHAT LITTÉRAIRE

Bertrand Busson

Debout devant la somptueuse bibliothèque dédiée aux chats, meuble couvrant tout un pan de mur, un lecteur vorace tend la main ; ses doigts se mettent à glisser sur le dos des bouquins comme s'ils caressaient le doux pelage d'un ragdoll américain. Ils s'arrêtent un instant, hésitent, puis retirent tout doucement un ouvrage de sa place sur la tablette : un recueil de nouvelles contenant *Le chat noir* d'Edgar Allan Poe. Texte où Pluton, un chat marqué par la morsure d'une corde rêche lui ayant arraché les poils du cou, défiguré par une cicatrice creuse là où se trouvait jadis son œil droit qu'on a sorti de son orbite à coups de lame de canif, revient en quelque sorte des morts pour venger son assassinat et pousser son bourreau, un maître alcoolique et violent, vers la folie imminente. Le chat symbolise ici la culpabilité de l'homme, qui se laisse engouffrer par ses démons intérieurs : l'alcoolisme, la violence, la reconnaissance de sa propre petitesse dans l'immensité du monde, dans l'étendue du temps. Pas besoin d'être fou pour nourrir le monstre qui sommeille dans les pires recoins de nos âmes. Si les chats paressent au soleil sur une île grecque paradisiaque, l'homme paresse vers les sceaux de l'enfer, comme dans l'âtre le bois sec qui craque. Dans un soupir de frayeur du lecteur, le livre de Poe reprend sa place sur l'étagère. Les doigts recommencent leur errance, passant d'un titre à l'autre. Valsant comme la queue d'un siamois dans le vide. Un peu plus loin dans la bibliothèque, entre les pages poussiéreuses d'un exemplaire du livre *Le Maître et Marguerite*, célèbre roman de Boulgakov, un autre félin noir, Béhémot, sirote sa vodka et mâchouille son cigare en se moquant de tous ceux qui l'entourent, ses rires partent en sonate dans l'espoir soviétique d'une société moderne. En un claquement de griffes, Béhémot fait disparaître Prokhor Petrovitch, politicien responsable de la culture, pour laisser son complet faire son travail à sa place. Comme l'explique si bien Tatiana Sokolnikova dans un essai sur cet écrivain russe, « dans le nouveau pays soviétique, l'intellect ne s'avère guère nécessaire à qui souhaite occuper le sommet de l'échelle hiérarchique ». Le chat, chez Boulgakov, incarne la critique sociale, la satire, le commentaire politique. Chez cet auteur de renom, la bête ne ronronne pas, elle crache, elle mord, elle griffe, le dos bombé par la dérision. D'un geste un peu plus averti du lecteur, le livre retourne se coucher sur la tablette.

Les titres défilent sous les doigts, les uns après les autres, laissant les chats de toutes ces histoires dormir dans le confort douillet des couvertures des bouquins.

Dans un recueil de nouvelles de H. P. Lovecraft, les chats d'Ulthar rentrent chez eux le ventre touchant pratiquement le plancher, complètement repus d'avoir débarrassé la ville d'un couple monstrueux qui s'en prenait aux pauvres petites boules de poils du quartier. Comme quoi l'horreur, pour ceux qui abusent d'un autre, c'est de voir un jour leur victime se rebeller et inverser les rôles. Et dans le texte de Lovecraft, cette révolte féline mène même à un changement dans les lois de la ville sur le traitement réservé aux créatures à quatre pattes. Symbole de l'émancipation ? Peut-être. Ou simple preuve que l'horreur n'est jamais aussi loin de la société et de la réalité qu'on aimerait le prétendre pour dormir tranquilles, le soir, la tête sur nos oreillers, un chat qui nous observe, l'œil perçant l'air glacial de la nuit, assis dans un coin de la chambre, à ruminer ses mauvais esprits.

Sur la tablette du bas de la bibliothèque, le sourire du Chat du Cheshire plane au-dessus de la reliure en vieux cuir d'un exemplaire d'*Alice au pays des merveilles*, célèbre histoire de Lewis Carroll. L'écho de ses pensées nihilistes vibre dans la pièce, traversant même un vieux miroir suspendu au mur opposé, à côté d'un tableau de Charles van den Eycken, peintre belge qui voyait dans les chats non pas que la ruse, la paresse ou l'indifférence que certains artistes leur prêtent, mais la beauté d'une muse que tout le monde peut apprendre à aimer.

Dans la section des bandes dessinées pour adultes, Fritz le chat, personnage créé par Robert Crumb, cherche une femelle à délivrer tendrement de ses puces, « miaou ! », lorsqu'un groupe de félins nazis surgit en branle-bas de combat du *Maus* d'Art Spiegelman, en quête d'une pauvre souris à lyncher. Le zoomorphisme en art est une manière rusée de faire passer des messages ou de traiter de sujets des plus sombres avec un soupçon de légèreté et d'adresse. Dommage que le chat dans *La ferme des animaux* de George Orwell, personnage quelque peu désintéressé par le mouvement politique, ne soit pas resté jusqu'à la fin du livre pour voir la mise en place de l'animalisme dans la ferme.

Mais les chats littéraires sont aussi parfois simplement des chats, ce qui ne les empêche pas de trouver résonance chez les gens qui les entourent ou qui leur caressent le menton. Comme le chat sans nom trouvé par Holly dans *Petit déjeuner chez Tiffany* de Truman Capote, un animal qui ancre cette femme désintéressée dans sa vie – un peu à son insu – et la mène à ressentir un brin d'attachement envers ce qui l'entoure.





Les doigts avancent sur les livres de plus en plus vite, esquivent un coup de griffes de Church, la bête sortant de terre dans *Simetierre* de Stephen King, puis passent près de débouler les escaliers mouvants de Poudlard en culbutant sur une poursuite entre Pattenrond et Miss Teigne, personnages félines de la série *Harry Potter* de J. K. Rowling. Lorsque ce n'est pas la magie qui humanise les félines, c'est la science d'un savant fou, comme dans *L'île du docteur Moreau*, roman de H. G. Wells, où des hybrides d'ocelots et d'humains s'efforcent de respecter la « loi » en marchant en bipèdes.

La littérature, à bien y penser, peut être perçue comme un arbre à chat d'encre et de papier. Un monde où les félines prennent la forme d'une métaphore ou d'une autre, parfois victimes, parfois monstres, parfois simplement de petits compagnons de fortune rendant les personnages qui leur grattent la nuque un peu plus attachants, un peu mieux ancrés dans leur réalité. Ces bêtes donnent du réalisme, de la profondeur, de l'attachement. Si on les a en horreur, on frémit de frayeur lorsqu'un « chat d'enfer » s'enfonce dans le gosier d'un homme paralysé afin de le tuer, dans la nouvelle de Stephen King du même nom. Si on les aime, on gémit de douleur lorsque Mikael Blomkvist découvre une pauvre petite bête démembrée sur le seuil de sa maison isolée, dans *Les hommes qui n'aimaient pas les femmes*, de Stieg Larsson.

Les chats littéraires rendent les hommes plus humains, en les remettant à leur place face à la nature même de l'existence, par sarcasme ou par horreur, ou simplement en leur faisant dévoiler la facette cachée de leur personnalité ouverte à l'affection, à la tendresse.

Au bout de la bibliothèque, une réplique de la statue de Trim, dont l'original se trouve à Sydney, en Australie, et qui représente le célèbre chat explorateur qui accompagnait le capitaine Matthew Flinders dans ses aventures sur les océans Austral, Pacifique et Indien, sert d'appui-livres à un exemplaire en anglais du recueil *Old Possum's Book of Practical Cats* de T. S. Eliot. Ces histoires pleines de chats aux personnalités si différentes les unes des autres sont la source d'inspiration avouée d'une des plus célèbres comédies musicales ayant joué sur Broadway : *Cats*. Comme quoi la littérature, en art, n'a pas le monopole de la mise en scène de ces bêtes incroyables.

Les peintres animaliers passionnés par les chats sont légion, de l'Allemagne jusqu'au Japon. Même dans ses autoportraits peints dans son atelier de Munich, le peintre Julius Anton Adam insérait des minets de toutes les couleurs. Et c'est dans l'ère meiji, à Tokyo, que le chat noir du tableau intitulé *Kuroki Neko* fut apposé sur la toile par l'artiste Hishida Shunsō.

Tandis que les doigts glissent vers la section de poésie de la bibliothèque, les notes de diverses chansons résonnent les unes après les autres dans la pièce, depuis une petite radio : de *Lucifer Sam* de Pink Floyd en passant par *What's New Pussycat ?* de Tom Jones, sans oublier Les Colocs et leur *Belzébuth*, la musique de style chiptune du *MEOW* d'Anamanaguchi et un *mixtape* de nombreux succès K-pop.

Sous le pot-pourri musical, les doigts s'attardent sur des recueils de Paul Éluard, où le chat danse pour isoler sa prison, et de Jacques Prévert, où le dernier chat du village mange le dernier oiseau, puis sur les fauves étranges de Borges et le chat qui rêve d'être chat de Pablo Neruda.

Puis, les doigts retirent de leur prison de bouquins *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire, qui, après avoir traduit l'horreur féline d'Edgar Allan Poe, a décidé de glisser en mots sa propre version de la bête. Le lecteur s'installe sur un fauteuil à la robe tabby et se verse une tasse de thé brûlant où un nuage de lait tourne sur lui-même comme un félin blanc. Dans la pièce voisine, quelqu'un écoute *Alien*, de Ridley Scott, où Ripley gratte le crâne de Jones, le joli chat du vaisseau. Après une lente gorgée du thé à l'anglaise, les doigts trouvent dans le recueil de Baudelaire le poème qu'ils cherchaient :

LE CHAT

Dans ma cervelle se promène,
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau chat, fort, doux et charmant.
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret ;
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours riche et profonde.
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre
Dans mon fonds le plus ténébreux,
Me remplit comme un vers nombreux
Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux
Et contient toutes les extases ;
Pour dire les plus longues phrases,
Elle n'a plus besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde
Sur mon cœur, parfait instrument,
Et fasse plus royalement
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta voix, chat mystérieux,
Chat séraphique, chat étrange,
En qui tout est, comme en un ange,
Aussi subtil qu'harmonieux !

« *Le chat* », section I, *Les fleurs du mal*
Charles Baudelaire

Le livre se referme sur la table de lecture, près de la porcelaine où dégoulinent des bavures de thé rappelant le moucheté de la robe d'un savannah. Sur les cuisses du lecteur, une bête vient de s'enfoncer, elle roule sur elle-même, plonge sa tête avec force dans la poitrine de son maître, puis s'endort en ronronnant, affectueuse et fière, les pointes de ses griffes torturant amoureusement son poignet. Car si, en art, le chat représente parfois Satan, Lucifer ou l'envoyé secret d'un cercle de sorcellerie noire, dans la réalité douillette d'une bibliothèque, ces bêtes ne sont en fait rien d'autre que le meilleur ami du lecteur, qu'il lise *Le berceau du chat* de Kurt Vonnegut ou *Le Chat chapeauté* de Dr. Seuss.